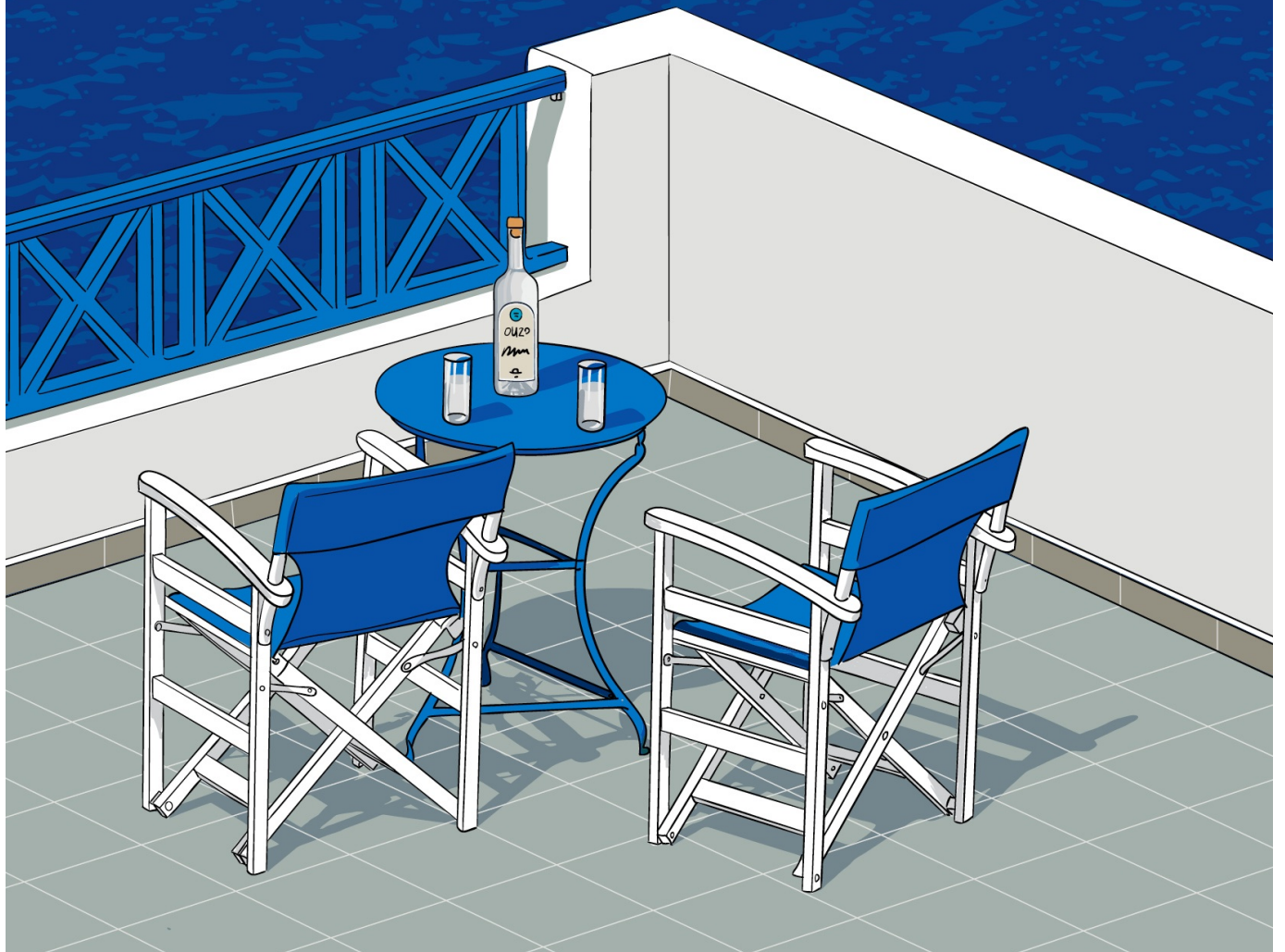


Thomas  
Chapel

# L'Écho des vagues



Thomas Chapel

L'Écho des vagues

© Thomas Chapel, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-1197-7

**Librinova”**

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

## CHAPITRE 1

Le volet du grenier ne se fermait jamais totalement et un mince filet de lumière pénétrait constamment à l'intérieur de la pièce. D'ordinaire, lorsque les nuages obstruaient le ciel, la luminosité s'infiltrait discrètement, voilée et plongeant les combles dans une ambiance grise et froide, presque lugubre. Cet après-midi-là, au contraire, le soleil brillait au zénith et le jour fendait l'espace en un faisceau net, doré et constellé d'étoiles de poussière, irradiant une teinte ocre et chaude sur les poutres de bois brut. L'odeur s'en trouvait aussi changée, ou du moins c'était l'impression que cela donnait. L'atmosphère humide et les effluves âcres de moisissure qui vous prenaient d'ordinaire le nez en entrant dans ce bric-à-brac décrépi laissaient soudainement place à un délicieux parfum de printemps et les vieux objets qui s'entassaient ici et là adoptaient tout à coup des airs de trésors oubliés qui ne demandaient qu'à être redécouverts.

En ces trop rares heures d'ensoleillement, ce grenier devenait la tanière cachée de Juliette. Elle en avait pourtant peur les jours de mauvais temps, en particulier lorsque la pluie frappait la toiture de toutes ses forces et que le vent sifflait au travers des ardoises, faisant craquer la charpente à chaque rafale. Mais au cours de radieux après-midi comme celui-ci, elle percevait, dans cette ambiance chaude et sereine, une invitation. Comme si l'endroit cessait de s'agiter et de rugir pour lui permettre de venir y prendre place et d'y passer un moment rien qu'à elle, paisible. Ces doux instants — ceux durant lesquels le vieux grenier l'acceptait telle une amie — lui donnaient le sentiment d'être privilégiée. Aujourd'hui n'était pas un jour à louper ce rendez-vous.

Du haut de ses neuf ans, Juliette escalada l'échelle de bois qui reliait le deuxième étage de la maison à son antre. Elle fit le dos rond et poussa la lourde trappe vermoulue à la force de ses épaules. Une fois celle-ci ouverte, elle se glissa à quatre pattes sur les lattes poussiéreuses des combles. Comme à son habitude, elle se retourna vers le clapet béant et

s'assura, en repassant sa tête par le trou, que personne ne l'avait vue monter. Elle entendit sa mère s'énerver sur une valise trop petite depuis le rez-de-chaussée, mais aucune présence indésirable ne semblait l'avoir suivie. Elle referma la trappe avec le plus de discrétion possible, satisfaite d'être enfin seule dans son cocon. Sa mise en place rituelle pouvait débiter.

Décalant un porte-manteau usé par les décennies, elle se fraya un chemin en rampant sous les poutres, jusqu'à une commode de bois sombre qui avait perdu plusieurs de ses tiroirs au fil des déménagements. Le père de Juliette avait souvent déclaré qu'il prendrait le temps de la retaper un jour, mais la fillette avait appris à faire abstraction de ce genre de promesse... Peu importait. Ce qui l'intéressait, c'était ce qui se trouvait sous le meuble : le coussin de Raja, le golden retriever avec lequel elle avait grandi et qui était monté au ciel il y avait de cela trois ans, après une longue vie de loyauté innocente et pataude. Juliette avait beaucoup pleuré lorsqu'elle avait compris qu'elle ne le reverrait plus jamais, cette grosse boule de poils malodorante, mais si câline. Dès lors, s'installer sur ce coussin quand elle grimpait ici, c'était un peu comme partager ces merveilleux instants avec son vieux chien. L'esprit vif, elle était venue le cacher là juste après la mort du golden, avant que sa mère n'ait l'idée stupide de le laver et de faire ainsi s'envoler tout ce qu'il restait de l'animal : son odeur et ses poils dorés.

Elle empoigna le vieux « dodo du chien » et le traîna dans la poussière jusqu'au rectangle lumineux porté au sol par l'ouverture du velux. Elle l'aligna méticuleusement dans le sens de l'éclairage et, une fois satisfaite, fit glisser le volet roulant de la fenêtre jusqu'à ce que le halo projeté encadre le gros coussin au centimètre près. Même si Juliette savait que la course du soleil finirait par rendre sa méticuleuse mise en place inutile, elle n'imaginait pas pouvoir passer un excellent moment si elle n'organisait pas tout *comme il faut*.

Elle rampa ensuite de nouveau vers l'ancienne commode pour aller y chercher son véritable trésor. Ouvrant l'un des rares tiroirs encore en place, elle en retira avec précaution une mallette de cuir. Une personne perspicace aurait tout de suite compris l'importance de ce cartable en venant fouiner ici : c'était le seul objet de la pièce qui n'était pas

recouvert de poussière. Une autre manie de Juliette. Cette mallette devait rester impeccable, car la laisser prendre la saleté aurait été une insulte envers son contenu. Elle la traîna jusqu'au coussin et s'étala de tout son long sur celui-ci. La fillette fit claquer les deux fermetures de la petite valise et l'ouvrit en grand. La séance pouvait commencer.

À l'intérieur gisait en vrac une dizaine de livres, dont la plupart étaient destinés à un public de son âge ; des fictions *jeunesse* qui parlaient de joyeux camps de vacances entre copines, de pantalons magiques ou d'école de sorcellerie... Indifférente, elle les mit de côté pour ne laisser qu'un seul ouvrage au centre de la mallette. Il s'agissait aussi d'un roman, mais le mot « *jeunesse* » n'y était inscrit nulle part. La couverture du livre était une aquarelle représentant une plage paradisiaque, que Juliette savait antillaise, car elle avait déjà dévoré la moitié du bouquin. L'eau semblait si transparente, chaude et calme... Depuis le début de sa lecture, une des grandes ambitions de sa vie était d'aller s'y baigner un jour. En perspective, sur la partie droite de l'illustration, s'étalait une longue grève surmontée de palmiers et d'autres arbres exotiques dont elle ignorait le nom. Sur la plage, il y avait deux silhouettes : un garçon semblait dormir, les bras en croix, affalé de tout son long sur le sable et, au-dessus de lui, assise sur le tronc incliné d'un cocotier, une jeune femme donnait l'impression de le regarder rêver. Juliette savait qui ils étaient désormais. Elle avait même le sentiment de les connaître intimement et s'impatiait à l'idée de les retrouver.

Sur la tranche de l'ouvrage, elle chercha la plume d'oiseau qui lui servait de marque-page et ouvrit le roman à l'endroit où elle l'avait abandonné, quelques jours plus tôt. *Chapitre 16*. Il y en avait 31 en tout. Pour s'assurer de bien suivre toute l'histoire avec son niveau de lecture, elle faisait inlassablement glisser son index gauche sous les lignes de petits caractères et déchiffrait à voix haute. Elle entama : « *Chapitre 16... Si l'on avait dû choisir...* ».

— JULIETTE !

L'appel de sa mère résonna dans l'ensemble de la maison familiale, mais Juliette jugea, à son degré d'étouffement, que celle-ci ne devait se trouver qu'au 1er étage. Elle prit donc le risque de rouvrir la trappe, juste histoire de faire acte de présence vocale. La tête dans le vide au-dessus

de l'échelle de bois, elle lança un « *Ouiiiii ?* » tout à fait innocent.

— Ta valise est prête ? On y va dans dix minutes. Tu te dépêches, tout doit être paré. MAINTENANT !

— J'arrive !

*Et puis quoi encore ?* Sa valise gisait, bien inoccupée, dans le bas de son armoire. Elle n'avait pas demandé à partir, elle ! Son jeune âge ne lui permettait pas de contredire la décision parentale, mais pourquoi lui reviendrait-il le devoir de préparer ses affaires pour un trajet qu'elle ne souhaitait pas entreprendre ? Si sa mère désirait l'envoyer ailleurs, c'était son choix, et c'était donc à elle de faire en sorte que tout soit prêt. Juliette n'avait rien voulu de tout ça et, si ça n'avait tenu qu'à elle, l'agitation n'aurait pas lieu, le coffre de la voiture rempli de sacs serait resté vide et elle n'en aurait été que plus heureuse, tranquille dans sa cachette. Mais non : le programme était arrêté et ses envies ne feraient pas partie de l'équation. Elle ne collaborerait pas pour autant.

Juliette devait néanmoins se l'avouer, malgré leur relation houleuse, une chose lui procurait une certaine reconnaissance envers sa mère : sa carte de lectrice. Huit mois auparavant, elles étaient toutes les deux allées s'inscrire à la plus grosse bibliothèque de la ville pour pouvoir emprunter jusqu'à cinq livres par semaine. La mère de Juliette avait dû entendre, de la bouche d'une autre pimbêche, à quel point c'était « *formidable !* » de pouvoir lire autant qu'elle le souhaitait et d'encourager ses propres enfants à s'intéresser à la littérature dès le plus jeune âge. Résultat : Maman avait fait de même. Elle avait traîné Juliette au milieu des grands rayonnages de bouquins, avait emprunté deux livres en quatre mois et n'avait plus jamais remis les pieds là-bas une fois cette lubie passée.

Juliette, en revanche, avait continué d'y aller un à deux soirs par semaine, après l'école. En y entrant pour la première fois, subjuguée, elle y avait fait une découverte qui lui avait fait tourner la tête : chacun des innombrables livres, rangés dans chacune de ces énormes étagères, était une porte vers un ailleurs. Des milliers d'endroits où elle n'aurait pas à supporter les gamineries de ses camarades idiots, l'ennui des trop

nombreuses récréations à rallonge, ni le vide immense qu'elle endurait précocement lorsqu'elle réalisait à quel point elle se sentait seule. Elle n'était pas à l'aise dans ce corps d'enfant et avait hâte de voir venir l'âge adulte. Peut-être parce qu'elle pourrait dès lors décider pour elle-même et qu'on la prendrait enfin au sérieux, au lieu de lui rabâcher qu'elle était *trop jeune* tandis qu'elle tentait de dialoguer en égale avec ses aînés. En attendant ce jour béni, elle trouvait du réconfort dans ces livres destinés à un public plus mature. Elle y vivait des aventures d'adultes, avec des personnages adultes qui se parlaient en adultes. Elle s'y sentait bien, acceptée comme une des leurs, car aucun de ces personnages ne s'était un jour arrêté pour se tourner vers elle et lui dire « *Hop, hop, hop ! Histoire de grands, gamine. T'es trop jeune !* ». Au contraire, ils la laissaient partager leurs émotions, leurs rêves et leurs craintes. Elle était le témoin de leurs plus intenses moments de bonheur et compatissait lorsque la vie les mettait au tapis.

Grisée par ce sentiment, elle avait pris l'habitude de retourner régulièrement à la bibliothèque, armée de la carte d'abonnement de sa mère. Afin de faire illusion, elle piochait au hasard quelques livres dans le rayon *Jeunesse* puis passait des dizaines de minutes à choisir ses prochains voyages dans les romans de l'étage adulte. Une fois satisfaite de ses choix, elle posait le tout sur le guichet des emprunts, où une trentenaire à l'air hagard promenait le faisceau rouge de son scanner sur chaque dos de couverture. La bibliothécaire tapotait ensuite quelques données obscures sur le clavier de son vieil ordinateur et souhaitait finalement une bonne journée et une agréable lecture à la fillette. Elle devait croire que les livres empruntés étaient pour la mère de Juliette, car elle n'avait jamais posé la moindre question. Ou peut-être qu'elle s'en fichait.

La tête au-dessus de la trappe refermée du grenier, Juliette attendit quelques instants, silencieuse, pour s'assurer que personne ne montait vers sa tanière. Finalement apaisée, elle se réinstalla sur le grand coussin et reprit sa lecture à voix basse :



*Si l'on avait dû choisir deux personnes pour illustrer la douceur des sentiments et la chaleur de la tendresse, ces deux-là auraient été parfaits. Ils étaient beaux et ils le savaient, sans se soucier d'en avoir honte. Pourtant, de toute leur vie, chacun de leur côté, aucun d'eux ne s'était jamais vanté d'être unique, attrayant, inoubliable ou même un tant soit peu particulier. Ils ne s'étaient jamais jugés autrement que par le terme "moyen" : moyennement séduisants, pas brillants sans être sots, plutôt gentils... Sans plus. Ils ne s'étaient jamais davantage encouragés à devenir meilleurs qu'eux-mêmes et n'avaient jamais eu l'ambition de sortir de quelque lot que ce soit, baignant depuis toujours dans la simple banalité de leur vie. Pourtant à cet instant, Dieu qu'ils étaient beaux. On dit souvent que l'amour rend idiot et ils étaient deux idiots magnifiques. Lumineux.*

*Après des années d'une existence morne et sans la moindre étincelle, il ne leur avait suffi que d'un instant pour passer d'anodins à formidables : celui de leur rencontre. Depuis cet instant, ils étaient la meilleure version de leur être à travers les yeux de l'autre. En réalité, ils étaient la meilleure version d'eux-mêmes grâce à l'autre. La confiance aveugle qu'ils partageaient dorénavant empêcherait quiconque de remettre cette nouvelle évidence en question : si l'un trouvait le second merveilleux, c'est qu'il devait l'être après tout.*

*Oui. De l'extrémité de leurs doigts mêlés jusqu'à la douceur de leurs sourires, de la chaleur de leurs caresses jusqu'à l'amour de leurs regards complices : ensemble, étreints, ils étaient beaux.*

*À leurs pieds, dans l'eau turquoise, quelques poissons colorés s'aventuraient parfois à leur chatouiller les orteils alors qu'ils se tenaient immobiles et enlacés. Face à face, ils ne pouvaient se résigner à se lâcher, à refréner leurs caresses et les baisers sur le sel de leurs peaux. Antoine approcha son visage de Marie. Comme au premier jour de leur histoire, il fit des allées et venues avec son nez contre celui de la jeune fille, en chantonant dans un murmure "Bisou, bisou esquimau...". Comme au premier jour de leur histoire, il se pencha, concluant sa comptine par un baiser volé sur les lèvres de Marie, telle une signature.*

*Elle lui sourit et glissa son visage par-dessus l'épaule du garçon. Après quelques secondes, elle sentit Antoine la serrer imperceptiblement plus*

*fort dans ses bras. Marie savait ce qu'il ressentait, car elle éprouvait la même chose. Elle aussi se rendait compte qu'une seconde ne serait jamais plus longue qu'une autre et que cet instant, aussi beau fût-il, n'appartiendrait bientôt plus qu'au passé. Alors, elle le devinait : Antoine la serrait un petit peu plus fort pour pouvoir se souvenir un petit peu mieux. Elle ne se rappelait pas l'avoir déjà dit à quelqu'un d'autre qu'à ses parents ou à son chat, pourtant ce soir-là, joue contre joue avec cet inconnu qui ne l'était plus vraiment — et qui ne semblait ne l'avoir jamais réellement été — elle chuchota : “Je t'aime...” ».*